

Un modèle vertueux de développement durable

Les populations du Kamtchatka

Par Philippe Marchesin

Dans son livre, *Le Monde jusqu'à hier*, Jared Diamond montre ce que nous apprennent les sociétés traditionnelles en prenant l'exemple de la Nouvelle-Guinée. Il défend l'idée qu'elles peuvent nous inspirer quelques meilleures pratiques de vie. Alors qu'un développement durable qui ne réclamerait pas trop d'efforts – faisant ainsi l'impasse sur la nature oxymorique de ce concept – est invoqué quasi quotidiennement, il nous semble en effet intéressant de réfléchir à la manière dont elles ont envisagé leur relation avec l'environnement au cours de l'histoire. Indéniablement, il s'agit d'une piste féconde en ces temps de questionnement sur le rapport que les humains entretiennent avec leur milieu naturel. On retiendra ici le cas des populations traditionnelles de la péninsule du Kamtchatka dans l'Extrême-Orient russe, plus particulièrement celui des pêcheurs sédentaires itelmènes et des éleveurs de rennes nomades koriaks et évènes. Cette étude indique des modes de vie caractérisés par une conception minimaliste profondément respectueuse de l'environnement.

L'accent sera mis sur la chasse et la pêche, condition de leur survie. Dans ce secteur si important, les manières de faire s'avèrent fort raisonnables et empreintes de préceptes écologiques. On évite de jeter quoi que ce soit ; les éventuels surplus de viande doivent être déposés dans les rivières pour nourrir les poissons. Il est interdit de tuer des animaux pour le plaisir ou au-delà du nécessaire. Par conséquent, si du gibier vient à passer à proximité alors que les réserves sont déjà constituées, on le laisse partir. Le non-respect de ces préceptes est d'ailleurs sanctionné : un rocher ressemblant vaguement à un homme est censé représenter un chasseur pétrifié par le maître de la montagne pour avoir tué trop de chèvres.

Dans ce monde marqué par l'animisme, les rites de chasse et de pêche revêtent donc une grande importance. Mais ces deux activités ne se résument pas à un simple face à face entre l'homme et la bête. Derrière l'animal, se trouvent des forces surnaturelles qui doivent être sollicitées. En outre, ce dernier doit consentir à son propre meurtre. Le chasseur – poussé par la nécessité de se nourrir et de se vêtir – obtient des esprits, en échange d'offrandes et de prières, la promesse d'une prise abondante ainsi que le droit de tuer. Le consentement des esprits – à condition de respecter scrupuleusement la procédure – dégage la responsabilité du chasseur qui considère son acte comme inévitable et ne l'assimile donc pas à un meurtre. Il prend toutefois soin de présenter ses excuses à l'animal qui doit simplement se laisser faire. En contrepartie, l'homme l'assure qu'il fera tout son possible pour éviter de le faire souffrir car il ne lui veut aucun mal.

Le pacte conclu avec les puissances supérieures est fort bien résumé par Eveline Lot-Falk : « *La chasse n'est pas un sport, chez les Sibériens, mais uniquement un moyen d'assurer sa subsistance. Il y a comme une convention, passée entre l'homme et les êtres qui président à la chasse. Ceux-ci lui reconnaissent le droit de tuer ce qu'il lui faut pour vivre, mais pas au-delà. Chasser pour le plaisir apparaîtrait incompréhensible et criminel. Chaque année, une certaine quantité de gibier est, pour ainsi dire, allouée aux hommes et le chiffre n'en doit pas être dépassé. La vie de l'animal n'a-t-elle pas le même prix que celle de l'homme ? N'a-t-il pas une parenté et des défenseurs surnaturels, pour le venger le cas échéant ? Pas de gaspillage, car le gaspillage entraîne des suites funestes, telles la disparition du gibier* ».

Mais à la suite de la conquête russe, ces comportements relevant d'un mode de vie étroitement lié à la nature seront progressivement remis en cause avec la quasi-disparition de ces populations originaires. Durant la période impériale puis l'époque soviétique, la diminution du nombre des Itelmènes, des Koriaks et des Evènes s'avèrera spectaculaire, en raison des épidémies, de l'introduction de l'alcool et de la répression consécutive aux révoltes contre l'instauration de l'impôt. Enfin, les communautés qui subsisteront seront progressivement assimilées. En d'autres termes, les peuples premiers sont aujourd'hui devenus les peuples derniers, bien que nous ayons toujours à apprendre de telles sociétés.

L'occasion en est donnée actuellement, à l'heure de l'exploration et de l'exploitation des ressources minières dont on connaît l'importance pour l'État russe à l'économie extravertie. Comme des mines d'or et de cuivre sont progressivement mises en activité, se posent alors plusieurs problèmes directement liés à l'impact de l'exploitation minière. Outre le risque élevé de détérioration des frayères à saumon, la construction de nouvelles routes ouvre désormais la voie au braconnage, à la pollution et au risque d'un tourisme aussi excessif que mal contrôlé. L'anthropologue Joëlle Robert-Lamblin rapporte les propos d'un éleveur de rennes évène : « *Cette route [d'accès aux sites miniers] va tuer les Evènes, en apportant le chômage – avec la destruction d'une partie des troupeaux par des abattages clandestins – et l'alcool* ». Les leçons du passé semblent oubliées car la volonté d'aménager apparaît plus forte que celle de ménager. Ce faisant, on oublie le fragile équilibre qui avait permis à ces peuples autochtones de prospérer, tout en respectant leur milieu. Le pouvoir invoque la modernité, mais n'est-il pas en train de multiplier les atteintes à l'espace naturel à travers la multiplication de sites d'exploitation des ressources naturelles ? C'est l'occasion de citer les sages paroles de Constantin Ivanov qui, rappelant l'interaction homme-nature, valent bien des discours consacrés au développement durable : « *Nous fondons nos opinions à propos des ethnies du Nord sur un axiome de progrès technique. Cet axiome se mesure à des échelles valables pour des citadins, et totalement inadéquates pour le Nord. L'infrastructure technique de la renniculture, de la pêche et de la chasse est faible, non en raison du retard ou de l'imperfection des modes de production traditionnels, mais en raison de leur parfaite adaptation à l'environnement* ».